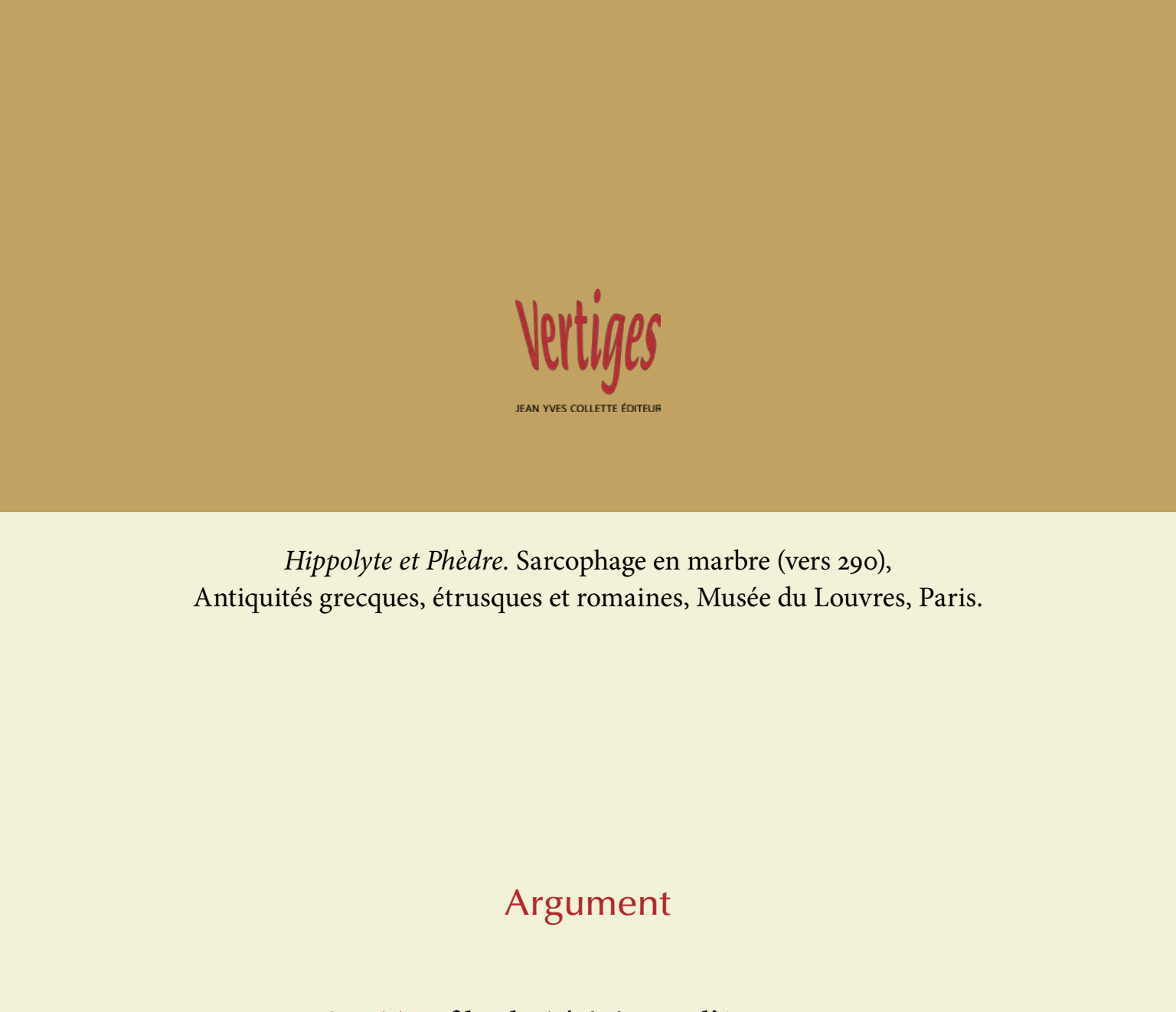


# Hippolyte

Tragédie tournée de Sénèque



## Vertiges

www.yeuwain.com

*Hippolyte et Phèdre*. Sarcophage en marbre (vers 290). Antiquités grecques, étrusques et romaines, Musée du Louvres, Paris.

## Argument

**HIPPOLYTE**, fils de Thésée et d'Antiopé, Royné des Amazones, s'estant (résolu de fuir toutes sales voluptés) voué au célibat, vivoit chaste, s'exerceant continuellement à la chasse, pour n'être si facilement surpris par les cauteleuses mignotises des femmes, dont il avoit tout le sexe en horreur. Mais Phèdre, sa marâtre, estant tres ardemment esprise de son amour, à-cause de son excellente beauté, et enhardie par l'absence de Thésée, (qui estoit descendu aux enfers avec Pirithois pour ravir Proserpine) luy découvre son mal, le sollicite et requerant d'amour. Luy n'y voulant condescendre, ains le reprenant tres-aigrement; elle change l'amour en hayne et fait calomnieusement à-croire à son mary, qu'il l'avoit forcée : Parquoy le Jouvenceau, pour éviter la fureur de son pere, qui le vouloit occire, monte sur son chariot et s'enfuit. Mais Thésée sachant qu'il ne pouvoit le r'attandre, prie son pere Egée dieu marin, que pour s'aquiter des trois souhaits, dont il luy avoit promis les effects, il face mourir Hippolyte. Egée envoie un grand monstre marin, lequel espouvante les chevaux de telle sorte, qu'ilz traient leur maistre tombé, et lié entre les fraits, parmi les rochers, et le déchirent en pièces. Finalement, Phèdre confessant sa traitresse calomnie, et detestant son crime, se tue misérablement sur le corps démembré d'Hippolyte.

## Entrepailleurs

Hippolyte  
Phèdre

La nourrice  
Le chœur

Thésée  
Le messenger

## Acte premier

### Scène I

HIPPOLYTE

Allés, enceignés moy ces forés ombreuses.  
Questés par-cy par-là, sur les cimes rameuses  
Des mons Cecropiens; et entre maint rocher,  
Dont le pied ferme-dur sçait les flots écaher,  
Au val Thyrsiën, de la vite riviere,  
Qui le choque d'une onde écumeusement fiere.  
Sur ces tertres bossus les uns aillent montans,  
Qu'une neige glacée enfarine en tous tams;  
Les autres par deçà, où les branches feuillues  
Des aunes, dans ce bois, s'avoinsinent des nués;  
Où un Zephire doux la rousée espandant,  
Leur robe printanniere aus pres nués va rendant;  
Où le tortu Meandre à flôs paresseux baigne  
Trop areneusement l'inegale campagne.  
Vous, par où Marathôn en sa forêt conduit,  
Par ce gauche sentier, à l'endroit où de nuitç,  
Vont viander le bout de l'herbe r'ajeunie,  
Ces bestes que l'on dit bestes de compagnie.  
Et vous tirrés la part où l'Autan chaleureux,  
Réchauffé par son souffle ardemment dangeureux,  
L'Acarnaniën dur. Que quelque autre se jette  
Sur le mielleux coupeau du fleurissant Hymete.  
Et tandis que ceux-cy leurs pas imprimeront  
Au sable Aphidneän; ces autres dresseront  
L'embusche du costé, qui regarde l'Eubée,  
Où au rivage ondeux de la mer recouréé,  
Le promontoire casse en écumant les flots;  
Car il est demeuréjà long temps en repos.  
Si quelcun veut gagner par une prise belle  
Quelque gloire! c'est luy que Philippe appelle:  
Car là un grand sanglier, cogneu des laboueurs  
Par mainte et mainte playé, a fait que dans leurs cœurs  
Un effroy palissant au moindre bruit se glisse.  
Vous laschés ces chiens muts, ce cétuy departisse  
Les relais. Que ces chiens de Crete aillent tendans  
D'un col pelé la lesse. A ces Spartains ardans  
A la proyé, et hardis, il faut qu'on accourcisse  
Le trait, affin que mieux retener on le puisse.  
Vous de ces chiens d'attaque, et forts dogues aussy,  
Et de toute la meute ayés tout le soucy.  
Le temps viendra bien tost que la beste lancée,  
Resonnera d'abois mainte roche creusée.  
Mais qu'ore le limier d'un bien-flairant naseau  
Prenne l'aer, çà et là d'un éressy museau  
Cercaant la beste au giste, or' qu'encore est mesléé  
La nuitç au jour naissant, que la terre est mouilléé  
De vitale rousée, et qu'on peut aisément  
Les traces remarquer. L'un porte vitemment  
Mains rets tissus-à-iour, en sous-courbant l'échine:  
L'autre mains las sutils. Pren cète jaeline.  
Toy d'une et d'autre main, va roïdement ferrer  
D'un épieu large, au flanc de la beste, le fer.  
Vous de cors tranranans, de cris, et de hu'rië,  
Ranimés moy la meute, effroyés la furie  
De la courante beste; et toy victorieux,  
De ce courbe couteau desentraillant, joyeux,  
Ta prise, aprète aux chiens la curée agreable.  
Ore masle déesse, ore sois favorable  
A ton compaignon cher, toy (dy-je) dont s'estend  
Par tout le monde ombreux le regne, à qui se rend  
D'un trait mortellement atainte, toute fere  
Que le flot vagabond d'Araxe desaltere,  
Et que l'Astre cornu sur sa glace soutient.  
Au milieu de sa fuite, icy ton trait retient  
Une biche Cretoise: Il prive là de vie,  
Un lyon qui faisoit trembler la Getulie.  
Estant icy lasché de plus legere main,  
Sa vitesse previent la vitesse du daim;  
Et là mainte tigresse à la peau bigarrée,  
Va tendant la poitrine à la flesche acerée,  
Qui des sauvages bœufs ore se fiche és ôs,  
Or' des buffles velus va déchirant les dos.  
Et bref, par les chams seuls toute beste paissante,  
Soit par les chauds desers du pauvre Garamante,  
Soit en la profondeur d'un bois Hyrcaniën,  
Doit sur les hauits sammés Pyreneäns, ou bien  
Du change-toiçt Sarmate en la campagne nuë,  
Ou és riches forets de l'Arabe cogneuë,  
Craind, Diane, ton arc. Si à quelque veneur,  
Qui toujours humblement celebrant ton honneur,  
Agreable te soit rendu, tu favorisés:  
Ses rets heureusement tendus sont pleins de prises.  
Des las ne sont rompus ny de chiens, ny de dens.  
Se gibiers sont chargés ses couteux tremblans.  
Ses chiens ont le museau teint du sang de leur proyé,  
Et sa troupe rustique en long triomphe, et joyé,  
Aux loges s'en retourne. Oh! j'enten les abois  
(Signe de ta faveur) qui m'appellent aux bois.  
Je suivray ce sentier, dont la longueur plaisante,  
De l'esperé gibier ne fraudera l'attente.

## Acte premier

### Scène II

PHÈDRE

O grand' Crete qui tiens souz ton royal pouvoir,  
Tant de mers qu'à-lentour les vents font énouvoir  
Et couvres de vaisseaux tous les ports, où Nerée  
Au navigage estend son eschine azurée,  
Jusque auprès du rivage Assyriën; pourquoy  
En un palais hay et des miens et de moy,  
Femme à mon ennemy, et tenue en hostage,  
Me contrains-tu passer (malheureuse) mon age  
En angoisseux tourmens, pleurs, et soucis? Voilà  
Que mon espoux fidel, errant deçà, delà,  
Seule ici m'abandonne, à sa femme estimée  
Moins qu'un cheveu, gardant sa foy accoustumée.  
Il chemine, hardy, par l'obscur sentier  
Des tenebres du lac, qui à sa source traverseur  
Va bouchant tout chemin de retour par derriere;  
Gendarme aventurier d'un amant temeraire.  
Il s'en va compaignon d'un jeune furieux,  
De son throne arracher la Royné des bas lieux;  
Sans craindre le danger auquel il se hazarde:  
Sans que d'un tel forfait la honte le retarde.  
Le pere d'Hippolyte ainsi s'en va cherchant  
Par delà l'Acheron, l'adultere meschant  
Dans la couche d'autrui. Mais mon âme affligée  
Est bien d'une douleur plus mordante rongée.  
Par le repos naital, ny le sommeil profond  
Mes soucis langoureux jamais ne se deffont.  
En ma poitrine ains se nourrit, croit, s'allume  
Ce mal qui trop ardent mes entrailles consume;  
Comme en l'antré Aetneän se nourrit, et s'accroit  
La vapeur qu'ondoyer en flamme après on voit.  
Plus je ne vay sur toy, gaze Palladienne,  
L'esguille en main, traceant une histoire ancienne;  
Et le fuseau me chet des mains. Plus je ne veux  
Nier au temple offrir des presens, ny des vœux;  
Ally entre les autels, delés au chœur des Dames,  
Secouër au secret sacrifice, les flammes;  
Et plus de te prier chasteement n'ay soucy,  
Déesse gardienne à cète terre icy.  
Il me plait d'arreste à la course volante,  
Ore un chevreul, et or' la biche tost-fuyante,  
Or' jeter de main souple un javelot virant.  
Mais, las! à quoy vas-tu, pauvre cœur, aspirant?  
Et pourquoy, furieuse, aime-je les bocages?  
Je sçay, me souvenant des maternelles rages,  
Que toujours notre amour se desnature és bois.  
Las! mere, j'ay pitié de ton mal: tu aimois  
(Esprise d'une ardeur nullement decelable)  
D'un farouche troupeau le Guide in-accointable.  
Cét adultere-là impatient du joug,  
Bien qu'il fust indomtable, et revesche, à tout coup  
D'ire ardent; toutesfois il aimoit quelque chose.  
Mais la peste que j'ay dans les veines enclose,  
Las! quel dieu, quel Dedale ingenieux pourroit  
Son ardeur alentir? Quand le retour seroit  
Permis mesme à cely, qui jadis eut la cure,  
D'enfermer notre Monstre en la demeure obscure,  
Dont le sortir n'estoit à nul entrant permis:  
Encor, encor en vain par luy seroit promis  
Secours à noz malheurs. Venus ayant en haine.  
La race du Soleil, ore vange sa chaine,  
Et celle de son Mars emprisonné, sur nous.  
Elle (de plus, en plus enfiellant son courroux)  
Va chargeant de reproche, et d'horrible infamië,  
Sans cesse de Phebus la lignée ennemië.  
Des filles de Minos une encore n'a point  
Jouy d'honneste amour, ains est toujours espoind  
Leur esprit furieux d'une rage insensée.

LA NOURRICIE

Race de Jupiter, noble espouze à Thésée,  
Arrache vitemment hors de ton chaste sein,  
L'execrable penser d'un si meschant dessein.  
Estouffe cète flamme, et fuy cète esperance  
Qui t'enfielle ton miel. Cèl qui fait résistence  
Et, vaillamment, soutient de l'amour furieux  
Le premier - rude assaut; seur, et victorieux  
Il triomphe de luy. Mais cely-là qui couve  
Et nourrit en flatant, le mal que doux il trouve  
A son commencement; tard refuse à porter  
L'encollé joug pesant, qu'il ne peut rejeter  
Puis je n'ignore point qu'à grand' peine se laisse  
Fléchir l'orgueil royal, que la verité blesse.

PHÈDRE

Je veux (soit bien, soit mal) me soumettre au hazard;  
L'espoir d'un butin riche enhardit le soldart.

LA NOURRICIE

Il faut premier vouloir faire au mal résistance,  
Et suivre le Devoir: Puis avoir cognoissance  
De combien le forfait sera grief, et meschant.  
Honte nous va souvent de refaire empeschant.  
Hé! qu'esse que tu veus, miserable, entreprendre?  
Et pourquoy plus infame encore veus-tu rendre  
Ton infame maison, ta mere surmontant?  
L'execrable péché que tu vas projetant,  
Plus qu'un monstre est vilain. De la laideur infame  
D'un monstre affreux on donne à Nature le blame;  
Mais la meschanceté ne l'impute qu'aux meurs.  
Que si tu crois la tienne estre vuide de peurs,  
Et loin de tout danger, pource que souz le monde  
Thésée (à son ami trop fidel) vagabonde:  
Tu te vas decevant. Mais bien, pose le cas,  
Que ton mary plongé dedans les flots là-bas  
Du Lethe oblivieux, perdant toute memoire,  
Ne repasse jamais la rive d'Ombre estendant  
Quoy? ton pere qui va son domaine enlevant  
Sur tant de larges mers, et justement rendant  
A cent peuples le droit, penses-tu qu'il ne puisse  
Decouvrir aisément ce tant énorme vice?  
Le soin des parens vient de prés tout espulcher.  
Croyons que nous pourrons toutesfois luy cacher  
Cét inceste vilain, par trompeuse bature:  
Peus-tu tromper cely, qui sa lumiere belle  
Sur tout ce monde espand? Et le pere des Dieux  
Qui fait croquer la terre, eslançant (furieux)  
Des foudres Etnéäns le feu qui tourbillonne,  
D'une main qui d'esclers rebrillans s'environne?  
Peus-tu (donque) esperer de te cacher aux yeux  
De tes tous-jours-veillans, et tout-voyans Ayeux?  
Mais, bien que tous les Dieux à souhait favorables,  
Souffrent que pour celer ces amours detestables,  
Un secret si forceant, ne soit once éventé,  
Quoy qu'on trouve en tels cas peu de fidelité:  
Cuides-tu que tu peus fuir la syndereze,  
Qui, bourrelle, jamais un moment à ton aise  
Ne te laissera vivre; ains fera que ton cœur  
Tousjours voyant ton fait, de soy-mesme aura peur?  
Le crime eschape bien quelque fois la vengeance,  
Mais il n'est jamais franc d'angoisse, et desfiance.  
Refrene, je te prie, et domte la fureur  
De cète paillardise, ayant d'un crime horreur  
Que jamais n'a commis la plus barbare Terre:  
Non les chams par lesquels le Gete cruel erre:  
Non le neigeux Caucase, autour duquel espars  
Les Scythes mi-brutaux vaguent en mille pars.  
Souvien-toy de ta mere, et crain qu'autre te touche  
Que ton espoux. Tu veux au filz rendre ta couche  
Et au pere commune, affin de recevoir  
Une charge mesléé, estrange, horrible à voir  
En ton sale amarry: va donc, et par luxure  
Infame, de tout point renverse la nature.  
D'où vient qu'ore si peu d'affreux monstres on voit?  
D'où vient que la prison, qui ton frere enserroit  
Reste vuide? Faut-il que raconter on oyé  
Des in-acoutumés prodiges, et qu'on voyé  
Violer de Nature aussi souvent les loix,  
Que d'aimer la Cretoise entreprendra de fois?

PHÈDRE

Je sçay tout estre vray, ce que tu viens de dire;  
Mais mon tourment me force, et fait suivre le pire.  
Las! Nourrice, je sçay qu'en un malheur certain  
Je me plonge, et mon cœur se efforce, bien qu'en vain,  
D'aprocher, et de suivre un conseil salutaire;  
Mais il est rejetté rudement en arriere,  
Comme le nocher tasche malgré l'effort  
Des flots et d'Aquilon pousser sa nef au port;  
Il se travaille en vain, car elle est rejettée  
Par la fureur du vent, et par l'onde emportée.  
Où règne la fureur, Raison n'a point de lieu.  
En mon esclave cœur domine un puissant Dieu,  
Qui tost-volant, se rend sujette toute terre;  
Qui brule Jupiter, et Mars-allume guerre.  
Ce forgeron boiteux, qui à recourés bras  
Martelle sur la foudre à-trois-pointes, n'est pas,  
Attisant sa fournaise avecque son Sterope,  
Tant échauffé du feu de l'Ethneänne croupe,  
Que du feu de ce Dieu, qui trop plus est adroit  
À décocher un trait, que Phebus tire-droit,  
Dont le cœur bien souvent d'une flesche il entame.  
Bref le ciel, et la terre il brule de sa flamme.

LA NOURRICIE

Amour n'est pas un Dieu, la seule volupté,  
Pour se rendre plus libre, a feint la Deité,  
Dont elle va masquant cète cruelle rage.  
Ha! vraiment c'est bien dit, un enfanchon volage  
Courra par tout le monde, et volant dans les cieux,  
Se fera, trespetit, maitre des plus grans Dieux!  
Quelque fol insensé, celà s'est fait à-croire,  
Qui feint Venus déesse, et d'un carquois d'yvoire,  
Et d'un arc, ce faux dieu nous arme subusement.  
Cely qu'un sort prospere enfle fausement,  
Et qui s'estant laissé fondre en delices molles,  
Descoule en mille excès, et en despençes folles,  
D'une luxure lasche est aisément gaigné;  
Mal fier, dont est toujours l'orgueil accompaigné  
D'une grande Fortune. Adonc la friandise,  
Veut que ses mets exquises mainte sauce déguise,  
Et le confus desordre embrouille sa maison.  
D'où vient que cète peste emplit de sa poison  
Les palais delicats, plustost que la logette  
D'un simple laboureur, on d'un berger honeste?  
D'où vient que lon te voit souz le chaume leger,  
Sainte Pudicité, toujours presque loger?  
Et que cil à qui n'est le sort doux, ny prospere,  
Se contentant de peu, ses appetits modere;  
Les riches, au contraire, et les Rois plus puissans,  
De la juste Raison vont les bornes passans?  
» Cely-là duquel est extreme la puissance,  
» Veut de tout faire avoir, contre tout droit, licence.  
Mais toy dans un haut throne assise, n'ignorant  
Celà que ta grandeur noble va requerant,  
De ton espoux sceptre crain le retour, et l'ire.

PHÈDRE

Je porte en moy d'Amour le trespuissant Empire.  
Je ne crain nulz retours. Cely qui une fois,  
Passant le seuil gardien du chien à-triple-voix,  
Entre en la maison basse, et toujours tenebreuse;  
Ne revoit plus du ciel la voute lumineuse.

LA NOURRICIE

Ne le croy: Car jaçoit que Cerbere horriblant  
Sa hure serpentine, et sa rage doublant,  
Ferme du fier Pluton le royaume; Thésée  
Seul trouvera l'issuë aux autres deniéé,  
PHÈDRE  
Peut estre que pitié fleschira son courroux.

LA NOURRICIE

A sa femme pudique il ne fut rendu doux,  
Lors que sa main du sang d'Antiopé fut teinte.  
Mais posons que pitié donne à son ame atteinte:  
Qui pourroit amollir le diamantin cœur  
De ce rogue, intraitable, et sauvage enferme?  
Le nom, le nom (sans plus) de la femme l'ennuïé.  
Il donne au celibat tout le cours de sa vië.  
Mesme (tant il est dur) cète Amazoniën  
Prefere un chant funebre, au chant Hymeniën.

PHÈDRE

Soit qu'il soit estendu sur la croupe neigeuse  
D'un tertre, ou que sa plante agilement vanteuse  
Les sommés raboteux foles des rochers dreits,  
Qu'il grimpe sur un mont, qu'il brosse par les bois:  
Par tout je le suivray.

LA NOURRICIE

C'est bien dit, pour t'attendre,  
Il s'arrestera court, et (doux) se viendra rendre  
Amaduable à toy. Il se despoillera  
De sa honte pudique, et puis se vauillera  
D'une sale Venus en la bourbe vilaine.  
Te peus-tu seule rendre exempte de sa haine?  
Toute autre en ton despit, peut estre, il veut haïr.

PHÈDRE

Mais ne le sçaurait-on par priere amollir ?

LA NOURRICE

Cétuy-cy ne fera de ta priere comte,  
Il est farouche.

PHÈDRE

Amour les plus farouches domte.

LA NOURRICE

Il te fuira.

PHÈDRE

S'il fuit, jusques aux derniers flots  
Des plus lointaines mers, je l'iray sans repos  
Poursuivvnt çà, et là.

LA NOURRICE

Souvien-toy de ton pere.

PHÈDRE

Je veux me souvenir ensemble de ma mere.

LA NOURRICE

Mais il fuit tout le sexe.

PHÈDRE

Et c'est pourquoy je croy  
Que nulle autre n'aura part en luy, sinon moy.

LA NOURRICE

Ton mary reviendra.

PHÈDRE

Accompagné j'espere  
De son cher Pyrithois.

LA NOURRICE

Icy sera ton pere.

PHÈDRE

Pere doux à ma sœur.

LA NOURRICE

Par ces miens cheveux blans  
Ce sein las à porter des soucis accablans  
Le faix non-soutenable, et ces cheres mamelles  
Que le tendre coral de tes levres nouvelles  
A touché tant de fois, humble, je te requier,  
De toy-mesme t'ayder, arestant le cours fier  
De ta folle fureur. Vouloir estre guerriè,  
Est de ta guarison la plus grande partiè.

PHÈDRE

Encor n'ay-je chassé, de mon cœur genereux  
Toute honte; obeir, Nourrice, je te veux.  
Mon renom non-souillé tiens sa candeur pure.  
Etouffons cet amour qui point le frein n'endure.  
Un seul échapatoire, en ce mal m'est laissé;  
Suivons notre mary: Soit ores devancé  
Ce crime par ma mort.

LA NOURRICE

Ah! nourriture chere,  
Garde que contre toy n'arme ta main meurtriere  
L'inhumain desespoir. Rabaisse un peu ton cœur;  
Ren l'amoureux desir sur cetuy-cy vainqueur;  
J'estime que tu sois pour ce digne de viè  
Pourquoy tu crois la mort devoir estre choisie.

PHÈDRE

Ma mort est arrestéè, il reste seulement  
D'en trouver la façon. L'iray-je estroitement  
D'un licol estouffant ce col? Me tireray-je  
L'ame d'un fer pointu? Me precipiteray-je  
Du plus haut de la tour Palladienne en bas?  
Ha! redoublons la force et du cœur, et du bras:  
Armons de notre honneur la main défenseresse.

LA NOURRICE

Et cuides-tu qu'ainsy nostre blanche vieillesse  
Te laissera perir d'un trespas si hasté?  
Refrain de ta fureur l'impetuositè.  
On ne peut renouèr le filet de la viè,  
Que la Parque a rompu.

PHÈDRE

Celle qui est saisiè,  
D'un desir obstiné de se desanimer;  
Nulle forte raison ne sçaurait luy fermer,  
Du trespas longtemps attendu, le passage  
Tousjours ouvert à tous.

LA NOURRICE

Las! de mon dernier age,  
Madame, seul soulas; unique-doux confort  
De mes ennus plus durs; puis que contre l'effort  
De ton mal effrené, ta resistance est vaine:  
» Mesprise le Renom. La Renommée à-peine  
» Nous raporte le vray. qu'encore bassement  
» Elle va murmurant; mais le faux hautement  
» A rebours elle entonne en sa trompe bruyante,  
» Aux pires favorable, aux vertueux nuisante.  
Sondons, sondons le cœur reveusche, sans pitié,  
Roy d'in-apointable, et fiere inimitié,  
De ce Jouveceau rogue; et soit la charge mienne,  
De le rendre autant tien, qu'amour t'a faite sienne,  
Luy faisant dépouiller sa dure cruauté,  
Par le charme pipeur d'un parler affaité.

CHEUR

La déesse qui est née  
De la grand mer forcenée,  
Mere des deux Cupidons,  
Violentement entame  
De trais pointus, et enflame  
Noz cœurs de cuisans brandons:

Mais son lascif Enfant pousse  
En nous sa flesche moins douce  
D'une plus forte roideur  
Et verse dans nos moëllés,  
Par noz peu-cautes prunelles,  
Une plus bouillante ardeur.

Et combien que sa blessure,  
Ne soit de large ouverture;  
Toutesfois furtivement  
Son feu cruel nous devore,  
Tendons, veines, nerfs encore,  
Au dedans totalement.

Jamais en repos une heure  
Cet Archerot ne demeure,  
Ains va, leger, épardant  
Par continuelle guerre,  
Sur tous les coins de la terre,  
Maint, et maint trait tout ardent.

La region qui premiere,  
Voit la brillante lumiere  
Du Cynthien rougissant;  
Et celle qui dedans l'onde,  
Luy voit de sa tresse blonde  
Plonger le tresor luisant:

Celle sur laquelle amasse  
La neige froide, et la glace,  
Par son Oursale froideur,  
L'amy siffant d'Orythie;  
Avec l'Australe partiè,  
Sentent de ses feux l'ardeur.

D'une furieuse flamme,  
Violentement il enflamme  
Les jeunes d'age, et de sens:  
D'une flamme ridicule,  
Les vieux encore il rebule,  
Moins chargés de sens, que d'ans.

Et ce pendant que se farde  
Une pucelle mignarde,  
Joignant à Nature, l'art;  
Tout-à-coup elle s'étonne,  
Que sa poitrine bouillonne  
D'un mal incogneu, qui l'ard.

Dès que son feu vient éprendre  
Les Dieux, il les fait descendre  
Souz la Celeste rondeur;  
Et demeurans sur la terre,  
Prendre une forme étrangere,  
Qui démente leur grandeur.

Le filz plus grand que Cybelle,  
Souz mainte forme nouvelle  
S'est caché cent, et cent fois:  
Or' se couvrant du plumage  
De l'oiseau blanc, qui presage  
Sa fin d'une douce voix:

Or' d'un taureau doux-farouche  
Prenant le front, et la bouche,  
Il a le dos estendu  
A la belle Agenoride,  
Qui montant dessus, ne cuide  
Qu'un Dieu tel se soit rendu:

Mais luy chargé de sa proye.  
Des piés ramant, s'est fait voyè  
Au travers du flot mutin;  
Non sans avoir l'ame attainte,  
D'une soucieuse crainte  
Pour son riche-beau butin.

Ainsy qu'un berger champêtre  
Apollon a mené paître  
Le troupeau Thessaliën,  
Et d'une flute inegale  
Sonné la chanson rurale,  
Sur le bord Amphrysiën.

La déesse vagabonde  
Qui tout le ténébreux monde  
Argente de sa clarté,  
D'amour bruléè, à son frere  
(Quitant la nuit brune-clère)  
Laiissa son char argenté.

Son frere apprend à conduire  
Les moreaux, et voyè élire  
Pour faire un plus petit tour;  
Mais tandis que l'essieu tremble  
Souz sa charge, la nuit tremble  
La plus grande part du jour.

Le fort Amphytrionide  
Aimant la belle Eurytide,  
Son carquois plus ne portoit;  
Ainsy frizant sa chevelure,  
Portoit sa barbe dure,  
Et roignait l'esmerauade au doigt.

Et ce Tu-monstre invincible,  
Jettant du lyon terrible  
A bas l'effroyable peau,  
De sa main puissante, et forte,  
Qui portoit sa masse torte,  
Tourna mesme le fuzeau.

La Perse, avec Lydiè  
A veu (tant abatardiè  
Fut sa generosité)  
Souz l'habit mol d'une femme,  
Son espaule (ô grand diffame!)  
Qui soutint le ciel vouté.

Tout cela que de la Terre,  
L'enceignant mer enserre  
De ses lons bras à grand tour;  
Et tout ce haut monde encore,  
Qui de mille astres se dore,  
Se voit sujet à l'amour.

Ses sagettes acerées  
Vont les troupes azurées  
Des Nereïdes blessant;  
Et quand elles sont atteintes,  
Leurs flammes se sont esteintes  
Dedans le flot blanchissant.

Mille troupes écailléés,  
Dessous les ondes sallées,  
Il va de son feu bruler;  
Mille bandes emplumées  
De son feu sont allumées,  
Dedans le vague de l'aer.

Combien pour la vache belle  
Est la guerre apre, et cruelle,  
Que les taureaux s'entrefont,  
Qui vont ardans de furiè,  
Sur quelque verde prairiè,  
S'entre-choquant front à front?

Les cerfs peureux s'entraillaient  
Et corne à corne bataillaient,  
Au temps du rut chaleueux;  
Et pour la biche fuyarde,  
A tout danger se hazarde,  
Sans plus craindre chacun d'eux.

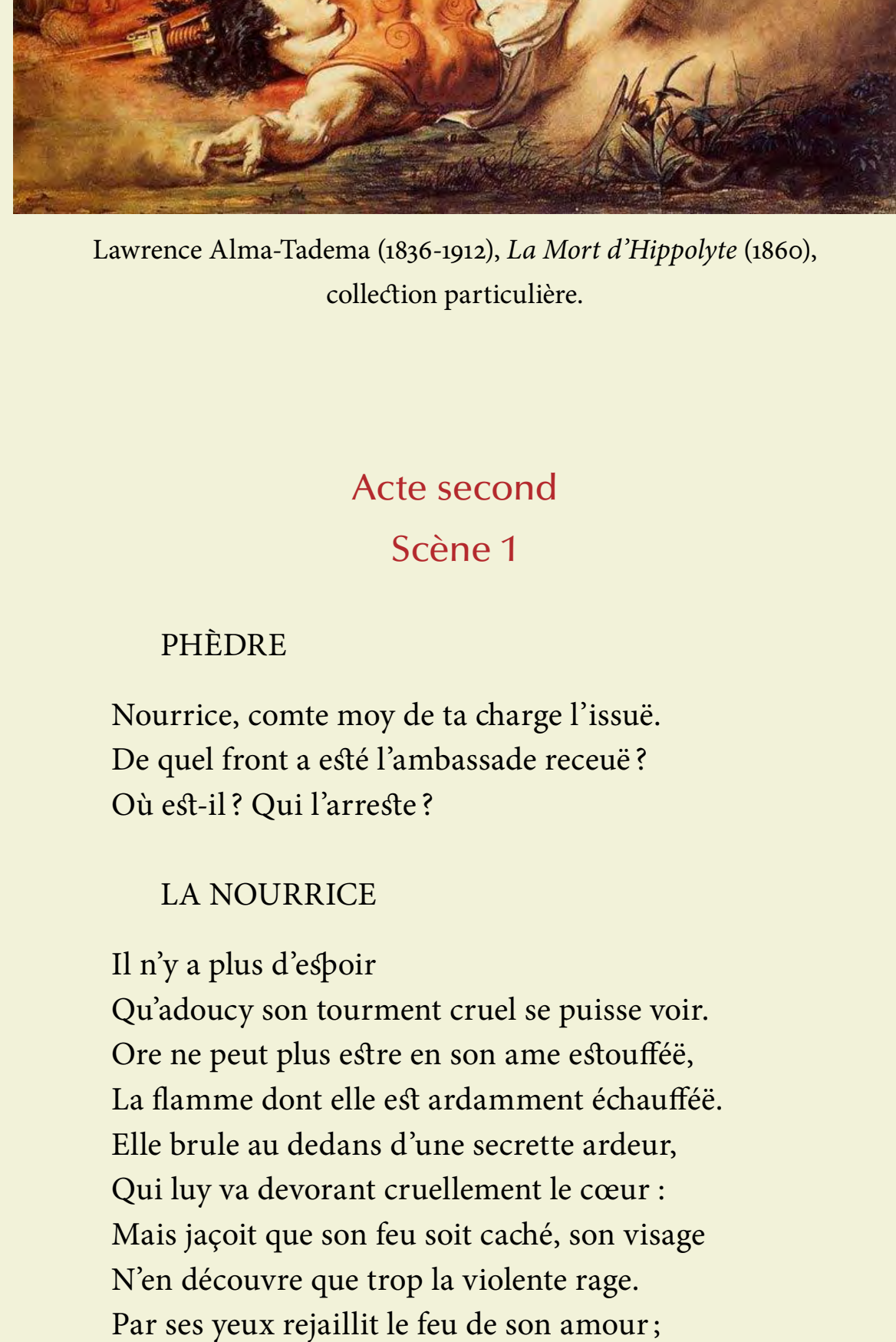
La montagne Armeniè,  
L'Inde, et la froide Hyrcaniè,  
Tremblent de crainte, et d'horreur,  
Alors que sont agitéés  
Les tigresses mouchetéés  
D'une amoureuse fureur.

Adonc le fier lyon roué  
Les yeux ardans, et secoué  
Sa grand jube, en rugissant.  
Adonc le sanglier terrible  
Ses dens aiguise, et s'horrible  
D'escume tout blanchissant.

Lors les bestes forêtieres,  
Epouvantablement fieres,  
Fremissent étrangement;  
Et de leurs bruyans murmures,  
Toutes les forés obscures  
Resonent confusement.

Nature forte, et feconde,  
Range à sa loy tout le monde,  
Sans que rien soit exemté;  
Et de la haine plus grande,  
Si tost qu'amour le commande,  
S'adoucit la cruauté.

Mais qui feroit resistance,  
A la rude violence,  
Du Paphiën brule-cœur;  
Puisque des maratres mesme,  
La dureté plus extreme  
Cede à ce petit vainqueur?



Lawrence Alma-Tadema (1836-1912), *La Mort d'Hippolyte* (1860), collection particulière.

## Acte second

### Scène 1

PHÈDRE

Nourrice, comte moy de ta charge l'issuè.  
De quel front a esté l'ambassade receuè?  
Où est-il? Qui l'arreste?

LA NOURRICE

Il n'y a plus d'espoir  
Qu'adoucy son tourment cruel se puisse voir.  
Or ne peut plus estre en son ame estoufféè,  
La flamme dont elle est ardamment échaufféè.  
Elle brule au dedans d'une secrette douleur,  
Qui luy va devorant cruellement le cœur;  
Mais jaoit que son feu soit caché, son visage  
N'en découvre que trop la violente rage.  
Par ses yeux rejailit le feu de son amour;  
Ses yeux, à qui déplait la lumiere du jour,  
Un seul moment ne peut mesme chose luy plaire.  
Cela qu'ore elle veut, soudain luy va déplaire,  
Or' elle veut que l'or de ses cheveux épars,  
Au gré d'un petit vent flote de toutes pars:  
Or' qu'ils soient mignardés, d'une façon plus gente,  
Or' qu'ils soient refrizés: Mais rien ne la contente.  
D'un mal impatient son esprit agitè  
Fait qu'ore soit deçà, ore delà jetté  
Et l'un, et l'autre bras; ore croisés ensemble.  
Or' la teste lui panche, et son menton s'assemble  
A l'ivoire neigeux de sa poitrine, et or'  
A-peine la dresse, et puis repanche encor.  
Elle se va trainant d'une alleure tardive,  
Comme estant de langueur ja plus morte, que vive.  
Elle ne permet pas qu'un sommeil gratieux,  
Pour charmer son ennuy, vienne siller ses yeux;  
Ains depuis que le ciel de mille feux se dore  
Jusqu'à tant qu'aparoit la roussoyante Aurore,  
Elle soupire, et plaind, et de tristes sanglots,  
Une mer gemissante elle verse à grands flots.  
Les mets plus savoureux sont allués en sa bouche.  
Le vin doux n'est que fiel, quand sa levre le touche.  
Un épineux soucy à tout rangé, gasté,  
Pillé l'honneur plus beau de sa jeune beauté.  
Or n'est plus sa jouè, ainsi qu'elle estoit, belle.  
Or' blémit le coral de sa levre jumelle.  
Or ont perdu ses yeux ce qu'ilz avoient de beau;  
Ses yeux qui ressembloient au radieux flambeau  
De son luisant Ayeul: Yeux, qui tristes s'écoulent  
En deux tiedes ruisseaux, qui sur sa face roulent  
Incessamment, ainsy que du coupeau d'un mont  
On voit couler en bas la neige qui se fond,  
Lorsqu'une tiede pluyè a laché sa froidure.  
Mais au haut du palais se fait ample ouverture:  
Elle va reclinant sur son siège doré,  
Son chef qui ja n'est plus royalement paré;  
Et si, tant fierement sa rage la tempète,  
Tous ornemens royaux loin d'elle elle rejette.

PHÈDRE

Servantes, ostés moy ces robes sur qui l'or  
Est joint à mainte perle, et mains rubis encor.  
Soit loin, soit loin de moy la pourpre Tyrienne.  
Que des Seres lointains nul ore ne me vienne  
Offrir de ses rameaux la plus riche toison:  
Je hay tout cela qu'une noire poison.  
Que ce carcan perleux plus mon col n'enrichisse.  
Qu'avec le diamant l'escarabouille ne luise  
Sur moy, et qu'à l'oreille, au moindre mouvement,  
Ne me brandille plus la perle d'orient.  
Que plus de moy ne laisse en l'aër par où je passe  
L'Assyrien parfum une odorante trace;  
Et que plus mes cheveux ne soient entortillés,  
Mais sans ordre, et sans art, au vent éparpillés.  
D'une étroite ceinture, il faut que je retrouse  
Cette robe legere, et qu'à gauche une troussé  
Plaine de traits aigus me pendé proprement.  
Il faut que cète dextre élance roidement  
Le Thessalique dard. D'Hippolyte severe  
Telle jadis estoit la bellequeuse mere  
Telle qu'elle fut veuè, alors qu'ayant laissé  
De la plus froide mer le rivage glacé,  
Et le bord fluideux de la Tanne cornuè,  
Elle est avec sa troupe en l'Attique venuè:  
Troupe que dextremet elle alloit conduisant  
Ayant d'un grand pavois, courbé comme un Croissant,  
Le flanc gauche couvert; et sans estre agancéè,  
D'un noeud seul sur le chef la tresse ramasséè:  
Telle, telle je veux des forets traverser  
L'effroyable épaisseur.  
(...)

*Hippolyte, tragédie tournée de Sénèque,*  
de Jean Yeuwain (vers 1566 – vers 1626),  
a été publié en 1591.

ISBN : 978-2-89668-152-5  
© Vertiges éditeur, 2009

– 0153<sup>e</sup> lecturriel –

Dépôt légal – BANQ et BAC

Lecturiels  
www.lecturiels.org